

Hier j'ai coupé une agate.



(Pas aussi belle que celles qui figureront dans *Au cœur des pierres* (en octobre 20 chez Fage éditions) mais ce n'est pas important. On le comprendra quand j'aurai retrouvé certain carnet perdu où j'évoquais le *retournement de la ressemblance*.)

[...]

Précisément le jour où je reçois <ma> paésine, retrouve le carnet cru perdu comme dit plus haut sous l'image retournée.

« On pourrait dire de tel ciel ou paysage marin, qu'il fait penser ou ressemble à la tranche d'une pierre ouverte par la scie. On pourrait – mais c'est toujours dans l'autre sens que ça fonctionne, et le petit qui évoque le grand. Comme si jouaient dans la ressemblance, indissociablement, une antériorité et un rapport de proportion, la première fille du second sans doute. Il faut *avoir vu* une *pietra paesina* évoquant une mer agitée et zébrée d'écume pour que la ressemblance puisse s'inverser, tandis que la reconnaissance de quelque étendue marine dans un cœur d'agate traversé d'une ligne horizontale ou d'un visage humain dans ses ocelles est immédiate.

Penser à une pierre en regardant les nuées est en quelque sorte interdit, comme si le grandiose pouvait être reconnu dans un détail mais le contraire non. »

(Ai toujours eu quelque difficulté avec la ou les figures retrouvées dans un caillou, un tronc, un nuage, avec ce *ça-ressemble-à*, ce *on-dirait-X*. Une face humaine pourra m'évoquer un nœud de planche, une vache une masse de vapeur... Ce n'est donc pas la ressemblance en soi, comme partage de formes, qui me pose problème voire répugne, mais le retour de la figure dont elle est le véhicule, et plus encore son énonciation, comme si l'on jouait chaque fois avec elle une première fois universelle... En arriverais presque à souhaiter qu'une « cécité à l'aspect » (*Aspektblindheit*), pendant de la « remarque d'un aspect » (*Bemerken eines Aspekts*), s'installe chez les *paréidoliaques* (comme ils s'auto-proclament ; proposerais bien plutôt *paréidolâtres*) et qu'ils retombent du *voir comme* au *voir simple* (pour reprendre le distinguo que fait Wittgenstein.)

(Réfléchir sur le rapport de la *paréidolie* à la faculté extrêmement raffinée chez l'homme d'identifier les sentiments (peur, colère, indifférence etc.) aux expressions du visage, et par voie de conséquence aux « émoticônes ».)

Let's feel free to grope.

Je vois un paysage marin, un visage inquiet dans cette pierre.
Je vois *comme* un paysage marin, *comme* un visage inquiet.
Je sais bien que c'est une pierre, mais le paysage et le visage surgissent instantanément en même temps que je vois.

Voir une ressemblance à ce qui ressemble, cela se peut
mais cela se peut-il dire ?

Je vois une pierre dans ce paysage marin, dans ce visage inquiet.

Assurément j'en vois des *paréidolies* ; elles abondent.
Pas plus tard que ce matin au pieu : un œil me fixait depuis la couverture.
Photographier ? Garder l'objet ? Ma tendance est à n'en rien faire
(et pas seulement par fainéantise ou esprit pratique).

J'appuie sur « l'œil » de la couverture et voilà une couverture.
Je regarde une couverture et lui dessine un œil en appuyant là ou là.
(– Et pourquoi pas une bouche pendant que tu y es ? N'as-tu pas compris que l'intentionnalité est bannie en cette affaire ?)

Retourne la chose-qui-ressemble, et revoilà l'abstraction.
Pourquoi oriente-t-on toujours l'image de façon à privilégier la figure ?
Pourquoi toujours l'imposer à la vue haut-bas, interdire la découverte accidentelle de la figure (ex. l'apercevoir de loin dans un livre à l'envers ?)

Quelque chose ressemble à quelque chose.

Propose la suppression du à : *Quelque chose ressemble quelque chose.*

Retour au verbe transitif direct attesté vers 1100.

Comme on dit : *Quelque chose semble être quelque chose.*

On pourra ainsi dire : *Tel ciel ressemble telle pierre qui le ressemble.*

Tel ciel ressemblé par elle ressemble telle pierre.

On retrouverait une certaine réciprocité ou symétrie perdue, me semble-t-il, dans la grammaire de la ressemblance.

Quelque chose dans ce qu'on voit fait penser à. Un aspect, une forme.

Ce n'est pas la taille quand telle souche ressemble à un chat – mais la taille peut catalyser la ressemblance.

Le vivant est-il un critère ? L'inanimé ferait-il plus souvent penser à du vivant que du vivant à de l'inanimé ?

De l'inanimé ou du « vivant lent » (végétal) au « vivant vif » (animal)

ça « fonctionne » bien (même *trop bien* pensé-je), mais de l'inanimé à l'inanimé aussi (agate/ciel)...

(Réfléchir au rapport vivant/figure.)

Le *voir comme* (*Sehen Als*) en appelle à un *semble-être* plutôt qu'à un *ressemble-à*, et même à un *est* plutôt qu'à un *semble-être* dans l'expression spontanée *c'est un visage, c'est un chat, c'est la mer...*

La ressemblance est là, mais en quelque sorte incluse, tacite, dissoute.

Mais cette phrase, en regardant le ciel : *C'est une pierre*

?